

Une première version de « La Fileuse et l'enfant »

Ce poème a paru dans le *Keepsake parisien*³⁹ en 1851 et n'a pas été republié depuis à ma connaissance. Giacomo Cavallucci⁴⁰ et Marc Bertrand⁴¹ ne le mentionnent ni sous ce titre, ni comme prépublication de « La Fileuse et l'enfant ».

Soyez toujours bien sages

Voyez les enfants qui font tout à leur tête ;
On les plaint beaucoup, mais on leur dit : « Va-t'en ! »
Ces agneaux perdus n'ont rien qui les arrête.
Sans guide, sans mère, ils cherchent la tempête.
Agneau de mon cœur, n'en faites pas autant !

Ne passez jamais devant l'humble chapelle,
Sans plonger au fond les rayons de vos yeux.
Pour vous éclairer, c'est Dieu qui vous appelle ;
Son nom dit le monde à l'enfant qui l'épelle,
Et c'est, sans mourir, une visite aux cieux.

Ce nom, comme un feu, mûrira vos pensées,
Semblable au soleil qui mûrit les blés d'or.
Vous en formerez des gerbes enlacées,
Pour les mettre un jour sous vos têtes lassées,
Comme un tendre oiseau qui chante et qui s'endort.

N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues.
De tous les lointains juge-t-on la couleur ?
Les voix sans écho sont les mieux entendues ;
Dieu tient dans sa main les clefs qu'on croit perdues ;
De tous les secrets lui seul sait la valeur.

Quand vous respirez un parfum délectable,
Ne demandez pas d'où vient ce souffle pur.
Tout parfum descend de la divine table ;

39 *Keepsake parisien. Le Bijou*, par mesdames Anaïs Ségalas, A. Lacroix, Desbordes-Valmore, Éléonore du Seigneur, Fanny Désespoir, Félicie d'Ayzac, Gabrielle d'Altenheim, Hermance Lesguillon, Juliette Lormeau, Léonie A. Duchesne, Louise Colet, Mélanie Waldor. Avec une Préface de M. P. Lacroix. Dessins par M. Compte-Calix. Paris, chez Aubert et Cie, 1851. On doit à l'attention prêtée par Aimée Boutin aux keepsakes dans le présent volume, et à la thèse de Katherine D. Harris, la redécouverte de ce texte.

40 Giacomo Cavallucci, *Bibliographie critique de Marceline Desbordes-Valmore*, t. I, *Poésie*, Naples, Raffaele Pironti, Paris, Alph. Margraff, s. d., (p. 365 pour « La Fileuse et l'enfant »).

41 Marceline Desbordes-Valmore, *Œuvres poétiques*, Marc Bertrand éd., Presses universitaires de Grenoble, 1973, t. II, (p. 740 pour « La Fileuse et l'enfant »).

L'abeille en arrive, artiste infatigable,
Et son miel choisi tombe aussi de l'azur.

L'été, lorsqu'un fruit fond sous votre sourire,
Ne demandez pas : « Ce doux fruit, qui l'a fait ? »
Vous direz : « C'est Dieu ! Dieu par qui tout respire. »
En piquant le mil, l'oiseau sait bien le dire,
Le chanter aussi, par un double bienfait.

Si vous avez peur, lorsque la nuit est noire,
Vous direz : « Mon Dieu ! je vois clair avec vous !
Vous êtes la lampe au fond de ma mémoire ;
Vous êtes la nuit, voilé dans votre gloire ;
Vous êtes le jour, et vous luit pour nous ! »

Si vous rencontrez un pauvre sans baptême,
Donnez-lui le pain que l'on vous a donné.
Parlez-lui d'amour, comme on fait à vous-même ;
Dieu dira : « C'est bien ! voilà l'enfant que j'aime ;
S'il s'égaré un jour, il sera pardonné. »

Voyez-vous passer, dans sa tristesse amère,
Une femme seule et lente à son chemin ;
Regardez-la bien et dites : « C'est ma mère !
C'est du moins sa sœur ! » Honorez sa misère,
Et saluez-la du cœur et de la main.

Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,
Qu'à ce doux travail ardemment occupé,
Quand vous serez vieux (tout vieillit, Dieu l'ordonne)
Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne,
Comme un lis charmant pour la Vierge coupé !

Fuyez les enfants qui font tout à leur tête ;
On les plaint beaucoup, mais on leur dit : « Va-t'en ! »
Ces agneaux perdus n'ont rien qui les arrête ;
Sans guide, sans mère, ils cherchent la tempête.
Agneau de mon cœur, n'en faites pas autant !

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Une poésie de *keepsake* ?

Importée d'Angleterre, la mode des *Keepsakes* – définis par le *Dictionnaire de l'Académie* (7^e édition, 1878) comme des « livres élégamment exécutés et reliés qui sont destinés à être offerts en cadeau et comme souvenir » – dure pendant une large

part du XIX^e siècle. On y trouve recueillies des pièces diverses d'auteurs, femmes et hommes, connus ou moins connus, à destination d'un public principalement féminin.

Le *Keepsake parisien. Le Bijou*, publié en 1851 a pour particularité de ne donner à lire que des vers signés par des femmes, dont plusieurs ont une certaine notoriété comme Anaïs Ségalas, Louise Colet et, surtout, Marceline Desbordes-Valmore, dont ce poème ouvre le volume.

Une préface en vers intitulée « Aux dames » insiste, s'il en était besoin, sur le caractère féminin du recueil. Elle est signée de Paul Lacroix⁴² (le « Bibliophile Jacob ») qui y rapporte la légende voulant qu'Apelles, peintre de l'antiquité, ait pour créer une image de Vénus choisi « de son mieux/ Cent belles filles de la Grèce », en empruntant à chacune le modèle soit d'une main, soit d'un pied, soit des cheveux afin de composer une figure admirée de tous. Paul Lacroix dit avoir fait de même pour « ériger un autel à la Muse des Femmes » : loin de recourir à des « couleurs de fantaisie », il a fixé les yeux « sur douze sœurs en poésie⁴³. »

Il s'agit de montrer que la Muse des femmes n'est pas un personnage purement imaginaire en donnant à lire des vers de contemporaines bien réelles. Le projet semble fort louable, toutefois la légende tend fâcheusement à suggérer que s'il faut réunir cent mortelles pour réussir un portrait de Vénus digne de la déesse, il faut bien douze femmes poètes pour composer un recueil digne d'intérêt. Ces femmes mériteront-elles inscription dans l'histoire de la poésie ? La fin de la préface reste ambivalente :

Dans une pléiade nouvelle
Qui monte lumineuse à l'horizon de l'art,
Les douze sœurs ont pris rang au hasard :
A ses rayons, l'étoile se révèle
Comme la fleur à son parfum.
La poésie, en ce foyer commun,
A rapproché les esprits et les âmes,
Et sous ses douze noms, bien qu'en gloire inégaux,
Avec douze miroirs rivaux,
C'est toujours la Muse des Femmes,
Qui, comme Hercule, a ses douze travaux⁴⁴.

Le nom devenu commun de *pléiade* convoque un glorieux modèle, mais il fait ainsi mieux percevoir par contraste que le regroupement de femmes réunies dans ce livre ne résulte pas d'un commun projet poétique – comme celui de renouveler la langue française qui animait les poètes de la Pléiade –, mais bien de la volonté de l'éditeur. Composé « au hasard », le volume trouve son unité dans la féminité, non dans un art

42 Paul Lacroix (1806-1884), érudit et homme de lettres polygraphe, membre des comités historiques du ministère de l'Instruction publique (1858-1881) et conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal à partir de 1858.

43 Paul Lacroix, « Aux Dames », *Le Bijou*, éd. cit., p. 2.

44 *Ibid.*, p. 3.

poétique, et s'il témoigne d'un certain intérêt d'époque pour des formes d'expression féminine, il maintient celles-ci à part de la littérature générale.

Le poème « Soyez toujours bien sages »

Le poème de Marceline Desbordes-Valmore semble parfaitement choisi pour ouvrir le livre. Son titre promet une rassurante leçon morale⁴⁵, et la signature est celle d'une poète connue, alors très appréciée pour ses œuvres destinées aux enfants. Les *Anges de la famille*, publié en deux volumes en 1850, vient d'être distingué par l'Académie française, qui lui a décerné une médaille de deux mille francs. Le rapport de Villemain, Secrétaire perpétuel, tout en éclairant la nature du concours, ne laisse guère d'illusion sur la fonction de cette récompense : ce n'est pas la poète qui a été couronnée, même si Villemain affirme qu'on *n'oublie* pas ses vers (ce qui revient à dire qu'elle n'en écrit plus au présent – or elle en écrit !), c'est l'auteure de « lectures instructives et faciles, d'enseignements populaires⁴⁶ ».

Cependant, pour qui lit avec attention et sans prévention le poème, il apparaît plus complexe que son titre lénifiant. Exhortant à une sagesse faite de respect, de modestie et d'obéissance, il dit aussi un élan vers Dieu, une adhésion sensible et sensuelle à la plénitude du monde, et délivre une leçon qui est surtout de charité active. Le pluriel du titre (*bien sages*) paraît s'adresser à un large public enfantin (et féminin ?), mais dès le vers 5, c'est l'« Agneau de mon cœur » au singulier qui est invité à ne pas suivre les « agneaux perdus » : une mère s'adresse à son enfant, en le vouvoyant. Sa parole mêle fragments de mémoire personnelle et sagesse proverbiale dans un ton d'autorité familière qui fait passer la relative brutalité de l'avertissement :

Voyez les enfants qui font tout à leur tête ;

On les plaint beaucoup, mais on leur dit : « Va-t'en ! »

Le *je* dans ces vers constate et rappelle la réprobation du *on*, sans qu'il soit évident qu'il en partage les valeurs. Peut-être celle qui parle ici a-t-elle été l'un-e de ces enfants « qui font tout à leur tête ». Dans « La Fileuse et l'enfant », quelques années plus tard, le quintil d'avertissement disparaît, remplacé par trois strophes qui évoquent la rencontre avec « la blanche fileuse⁴⁷ ». Et c'est désormais cette fileuse⁴⁸ qui énonce – en chantant – la leçon de sagesse, tandis que le *je* est celui de l'ancienne enfant destinataire de la leçon, qui tardivement s'en souvient. Sa principale sagesse tient alors à ce qu'il (elle, plutôt, le *je* féminin) a retenu tout ce la fileuse songeait.

45 Comme le fait remarquer Aimée Boutin dans son article sur « *Le Salon de Lady Betty* ».

46 Villemain, secrétaire perpétuel de l'académie française, rapport sur les concours de l'année 1850, Le 8 août 1850, Site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/rapport-sur-les-concours-de-lannee-1850>, consulté le 29 janvier 2019.

47 Voir plus loin la comparaison des deux textes.

48 Sur cette figure de la fileuse, on peut lire « "Fileuse". Une chansonnette de Marceline Desbordes-Valmore dans les *Mémoires en action* (1844) », présentée par mes soins dans *J'écris pourtant*, bulletin de la SEMDV, n° 1, 2017, p. 5-18.

Des vers peu sages

Dès la première version de 1851, alors que le *je* assume encore directement la position d'énonciation de la sagesse, celle d'une femme d'âge mûr qui délivre sa leçon, ce *je* parle en vers qui ne sont pas sages.

Le poème est composé de onze quintils d'hendécasyllabes⁴⁹ régulièrement césurés 5-6, ce qui constitue une innovation importante dans la poésie française. De tels vers n'ont jusqu'alors été employés, surtout à la Renaissance, que dans des strophes dites *saphiques* (soit des quatrains de vers de 11-11-11-5 syllabes) parce qu'elles imitent une strophe grecque dont l'invention est attribuée à Sapho.

Ces vers sont aussi rythmiquement proches de vers de chanson (si on les découpe en deux vers de 5 et 6 syllabes), s'inscrivant ainsi dans la tradition orale qu'ils évoquent et qu'ils transmettent – par écrit. Ils relèvent de ce moment où la culture française bascule de plus en plus massivement vers des modes de diffusion écrite, alors que la parole demeure valorisée par le romantisme, et encore par des institutions politiques et scolaires. Dans la conscience de ce basculement, en France plus tardivement que dans d'autres pays européens, des écrivains comme Gérard de Nerval s'emploient à recueillir et faire entendre les traces d'une culture orale populaire. Cette démarche est bientôt reprise par des institutions, et peu après la publication de ces vers par Marceline Desbordes-Valmore, une vaste collecte officielle des poésies populaires⁵⁰ va être entreprise sous la conduite d'Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique et des cultes de Napoléon III.

Ceci n'empêche pas que les naïvetés et les libertés qu'on goûte dans la tradition populaire (ou réputée telle) ne sont pas pour autant acceptées de plein droit dans la littérature savante. Du point de vue de la poésie écrite et des règles héritées des poétiques classiques, des vers césurés 5-6 apparaissent très peu sages – même s'ils ne sont sans doute pas totalement irrecevables sous cette forme (avec une césure et une structure strophique régulières) –, et très originaux. Peu de lecteurs – et, principalement, de lectrices – pourtant ont-ils et elles dû prêter assez d'attention à ces vers publiés dans le *Keepsake parisien* pour s'indigner – ou se réjouir – de leur audace métrique.

On a en revanche du mal à croire que Paul Lacroix, érudit et connaisseur de la tradition littéraire française, n'ait pas perçu cette innovation. Mais si tel était le cas, il s'est abstenu d'attirer les regards sur elle. Peut-être la « Muse des femmes » se devait-elle moins, à ses yeux, d'être soucieuse de correction formelle que les Muses des grands poètes contemporains. Il pouvait aussi s'amuser d'une telle liberté prise en

49 Sur les sources possibles des vers de onze syllabes par Marceline Desbordes-Valmore, voir l'article cité note précédente, p. 17.

50 Voir Jean-Jacques Ampère, *Instructions relatives aux poésies populaires de la France* : décret du 13 septembre 1852, Ministère de l'Instruction publique et des cultes, Paris, Impr. Impériale, 1853.

tête d'un ouvrage destiné à constituer un présent plutôt conventionnel aux jeunes filles et aux dames de la bonne société.

Quant à la poète, si elle n'a jamais énoncé de programme fracassant, déclaré vouloir tordre le cou à l'alexandrin ou mettre le bonnet rouge à la métrique, elle ne pouvait que savoir ce qu'elle faisait. On n'écrit pas par distraction ou par hasard en vers de onze syllabes – surtout une suite de quintils très régulièrement composés (rimés abaab). Ces vers ne sont pas *sages*, mais ils n'en font pas *qu'à leur tête*, loin de là. Il est possible qu'elle se soit autorisée une telle liberté à la faveur d'un support (le *keepsake*, dans une version toute féminine de surcroît) qu'elle savait mineur, et sans grand enjeu.

À cette date, elle a déjà écrit en distiques d'hendécasyllabes le « Rêve intermittent d'une nuit triste⁵¹ », composé, ou plutôt écrit comme sous dictée alors qu'elle veillait sa fille Inès mourante, selon le récit livré par son fils Hippolyte, très marqué par une mythologie romantique de la création poétique :

Une nuit entre autres, vers la fin de l'année 1846, après avoir veillé quatorze nuits sa fille Inès qui se mourait, la nature succomba. Jetée toute vêtue sur un lit improvisé, elle attendait le sommeil qui vint, mais sans chasser la fièvre. Un songe enleva bientôt son esprit bien loin de la réalité cruelle. Ondine, sa fille aînée [...] apparaît au milieu d'un frais paysage de Flandre. [...] Des vers d'une mesure insolite se forment comme d'eux-mêmes en cet esprit qui veille dans un corps endormi, et reproduisent, en la précisant, la création du rêve. La volonté n'est certes là pour rien. Si le poète avait eu conscience de ce qu'il se passait autour de lui, sous l'empire des tortures éprouvées, il n'eût pas écrit ou bien, sans être beaucoup plus maître de lui, il eût cherché à donner la mesure et la rime aux tristes pensées, aux effrois qui secouaient si brutalement son cœur [...] Mais n'est-il pas à croire que dans ce moment de prostration complète, la pauvre femme ne s'appartenait pas et n'était plus là qu'un instrument. Qui donc touchait les cordes de cette harpe humaine ? Et ce n'est pas la seule circonstance de sa vie où ce phénomène se soit présenté, mais c'est assurément la plus frappante⁵².

Un des deux manuscrits conservés à Douai⁵³ de ce poème porte en effet la date de *novembre 1846*, mais Marceline Desbordes-Valmore ne publiera de son vivant que les douze premiers vers, en 1854, dans la *Revue du Nord*, sous le titre « Villages de Flandres. À M. Louis de Baecker » – selon une indication donnée par Marc

51 Marceline Desbordes-Valmore, *Œuvres poétiques*, Marc Bertrand éd., Presses universitaires de Grenoble, 1973, t. II, p. 531.

Un des deux manuscrits conservés à Douai de ce poème, présentant des variantes, est daté de *novembre 1846*. Inès est morte de tuberculose le 4 décembre 1846.

52 Hippolyte Desbordes-Valmore, « Marceline Desbordes », « Appendice » rédigé à la demande d'Auguste Lacaussade, l'éditeur des *Œuvres poétiques* de Marceline Desbordes-Valmore publiées chez Lemerre, et donné à la fin du tome 2 (1833-1859), 1886, p. 381.

53 Ms 1063-3 f. 28 et 1063-3 f. 41. BMDV, Douai.

Bertrand⁵⁴. On peut faire l'hypothèse que, consciente d'une étrangeté qui est loin d'être seulement formelle, elle n'a pas cherché à publier la totalité de ce long poème, que Bonnefoy dira « aux limites presque extérieures de la poésie d'Occident⁵⁵ ». Mais elle a réemployé au moins une fois le rythme qui se serait d'abord imposé à elle à la faveur d'un état d'épuisement fiévreux, en le reprenant dans une structure strophique bien différente, dans une tonalité et un contexte autres – où il cependant toujours question d'enfance, et de transmission. Ces vers qui doivent à la chanson disent et portent ce qui passe : d'une voix à l'autre, d'un sujet à l'autre, d'une vie à l'autre.

Faut-il reconnaître une insolence consciente et délibérée dans l'emploi de tels vers, sous le titre « Soyez toujours bien sages » ? L'interprétation peut paraître forcée, car très éloignée de la modestie féminine qu'on prête volontiers à Desbordes-Valmore, et dont elle-même s'est souvent revendiquée. D'autres textes cependant la montrent capable d'une discrète ironie, et surtout dotée d'une conscience très précise de la portée symbolique et sémantique du travail des vers. C'est le cas lorsqu'elle répond à un jeune critique qui avait fustigé les femmes poètes dans la *Revue des deux mondes*, en contestant leur droit et leur capacité à écrire de la poésie. « À M. Gaschon de Molènes », poème paru en 1843 dans la *Revue du Lyonnais* et repris dans le recueil *Bouquets et prières*, est écrit en décasyllabes à césure médiane (5 -5, et non 4-6, ou 6-4, comme le recommandent les poétiques classiques). L'usage de ces vers longtemps proscrits comme populaires et maladroits sous le nom de « taratantara » est comme un pied-de-nez adressé au pédant. Dans un registre plus grave, la lettre du 18 mars 1851 qu'elle écrit à Sainte-Beuve sur Latouche⁵⁶ qui vient de mourir décrit avec beaucoup de lucidité une des faiblesses qu'avait à ses yeux Latouche poète : « j'ai osé m'étonner que sa poésie, bien qu'élégante, mais cérémonieuse peut-être, se fût à peine dégagée de l'esclavage dont il avait horreur ». Elle-même a su, au contraire, se libérer de l'esclavage par les moyens même du vers, sans insurrection programmée ni déclarée, mais avec une inventivité sans équivalent à cette date.

L'étonnant quintil d'hendécasyllabes inventé pour « Soyez toujours bien sages », paru dans le contexte insignifiant du *Keepsake parisien*, trouve une autre résonance quand il est repris sous le titre de « La Fileuse et l'enfant », dans la deuxième section (« Famille ») des *Poésies inédites*. Le poème connaît pourtant peu d'ajouts et de modifications, mais qui transforment profondément l'énonciation.

54 OP, II, p. 745. Je n'ai pas pu encore consulter d'exemplaire de ce périodique.

55 Yves Bonnefoy, « Préface » à Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies, Poésie*/Gallimard, 1983, p. 24.

56 Lettre qu'on trouvera reproduite, présentée et commentée par Xavier Lang dans notre bulletin n° 2, 2018 ;p.

La fileuse et l'enfant

Ce poème connu étant aisément accessible⁵⁷ (voir notre bulletin n° 1), on proposera ici directement une mise en regard des deux états du poème, permettant de suivre cette transformation.

Elle consiste principalement en une substitution et des additions. À la strophe inaugurale reprise en conclusion dans la version de 1851, se substituent trois strophes qui donne le poème pour un souvenir d'enfance du sujet, vite élargie à l'enfance en général (quintil 1, repris en clôture du poème), puis peignent la fileuse et son chant (quintils 2 et 3) – reproduit entre guillemets dans les strophes qui suivent. Au-delà, on relève de minimes variantes de ponctuation, orthographe et rédaction, notamment la substitution de « quand vous serez vieillirez » à « quand vous serez vieux », qui met l'accent sur le processus, et empêche de trancher entre masculin et féminin, comme entre singulier (avec vousoiement) et pluriel.

Soyez toujours bien sages* 1851	La fileuse et l'enfant, 1860
<p><u>Voyez les enfants qui font tout à leur tête ;</u> <u>On les plaint beaucoup, mais on leur dit : « Va-t'en ! »</u> <u>Ces agneaux perdus n'ont rien qui les arrête.</u> <u>Sans guide, sans mère, ils cherchent la tempête.</u> <u>Agneau de mon cœur, n'en faites pas autant !</u></p> <p>Ne passez jamais devant l'humble chapelle, Sans <u>plonger au fond</u> les rayons de vos yeux. Pour vous éclairer, c'est Dieu qui vous appelle ; Son nom dit le monde à l'enfant qui l'épelle, Et c'est, sans mourir, une visite aux cieux.</p> <p>Ce nom, comme un feu, mûrira vos pensées, Semblable au soleil qui mûrit les blés d'or. Vous en formerez des gerbes enlacées, Pour les mettre un jour sous vos têtes lassées, Comme un tendre oiseau qui chante et qui s'endort.</p>	<p><i>J'appris à chanter en allant à l'école : Les enfants joyeux aiment tant les chansons! Ils vont les crier au passereau qui vole ; Au nuage, au vent, ils portent la parole, Tout légers, tout fiers de savoir des leçons.</i></p> <p><i>La blanche fileuse à son rouet penchée Ouvrait ma jeune âme avec sa vieille voix, Lorsque j'écoutais, toute lasse et fâchée, Toute buissonnière en un saule cachée, Pour mon avenir ces thèmes d'autrefois.</i></p> <p><i>Elle allait chantant d'une voix affaiblie, Mêlant la pensée au lin qu'elle allongeait, Courbée au travail comme un pommier qui plie, Oubliant son corps d'où l'âme se délire, Moi, j'ai retenu tout ce qu'elle songeait :</i></p> <p>« Ne passez jamais devant l'humble chapelle Sans y rafraîchir les rayons de vos yeux. Pour vous éclairer c'est Dieu qui vous appelle, Son nom dit le monde à l'enfant qui l'épèle, Et c'est, sans mourir, une visite aux cieux.</p> <p>« Ce nom comme un feu mûrira vos pensées, Semblable au soleil qui mûrit les bleds d'or; Vous en formerez des gerbes enlacées, Pour les mettre un jour sous vos têtes lassées Comme un faible oiseau qui chante et qui s'endort.</p>

57 OP, II, t. II, p. 522. Le poème est retenu dans la plupart des anthologies. On le trouve aussi dans *J'écris pourtant* n° 1.

N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues.
De tous les lointains juge-t-on la couleur ?
Les voix sans écho sont les mieux entendues ;
Dieu tient dans sa main les clefs qu'on croit perdues ;
De tous les secrets lui seul sait la valeur.

Quand vous respirez un parfum délectable,
Ne demandez pas d'où vient ce souffle pur.
Tout parfum descend de la divine table ;
L'abeille en arrive, artiste infatigable,
Et son miel choisi tombe aussi de l'azur.

L'été, lorsqu'un fruit fond sous votre sourire,
Ne demandez pas : « Ce doux fruit, qui l'a fait ? »
Vous direz : « C'est Dieu ! Dieu par qui tout respire. »
En piquant le mil, l'oiseau sait bien le dire,
Le chanter aussi, par un double bienfait.

Si vous avez peur, lorsque la nuit est noire,
Vous direz : « Mon Dieu ! je vois clair avec vous !
Vous êtes la lampe au fond de ma mémoire ;
Vous êtes la nuit, voilé dans votre gloire ;
Vous êtes le jour, et vous lisez pour nous ! »

Si vous rencontrez un pauvre sans baptême,
Donnez-lui le pain que l'on vous a donné.
Parlez-lui d'amour, comme on fait à vous-même ;
Dieu dira : « C'est bien ! voilà l'enfant que j'aime ;
S'il s'égaré un jour, il sera pardonné. »

Voyez-vous passer, dans sa tristesse amère,
Une femme seule et lente à son chemin ;
Regardez-la bien et dites : « C'est ma mère !
C'est du moins sa sœur ! » Honorez sa misère,
Et saluez-la du cœur et de la main.

Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,
Qu'à ce doux travail ardemment occupé,
Quand vous serez vieux (tout vieillit, Dieu l'ordonne)
Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne
Comme un lis charmant pour la Vierge coupé !

Fuyez les enfants qui font tout à leur tête ;
On les plaint beaucoup, mais on leur dit : « Va-t'en ! »
Ces agneaux perdus n'ont rien qui les arrête;

« N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues ;
De tous les lointains juge-t-on la couleur ?
Les voix sans écho sont les mieux entendues ;
Dieu tient dans sa main les clefs qu'on croit perdues
De tous les secrets lui seul sait la valeur.

« Quand vous respirez un parfum délectable
Ne demandez pas d'où vient ce souffle pur :
Tout parfum descend de la divine table ;
L'abeille en arrive, artiste infatigable,
Et son miel choisi tombe aussi de l'azur.

« L'été, lorsqu'un fruit fond sous votre sourire,
Ne demandez pas : Ce doux fruit, qui l'a fait ?
Vous direz : C'est Dieu, Dieu par qui tout respire !
En piquant le mil l'oiseau sait bien le dire,
Le chanter aussi par un double bienfait.

« Si vous avez peur lorsque la nuit est noire,
Vous direz : Mon dieu, je vois clair avec vous :
Vous êtes la lampe au fond de ma mémoire,
Vous êtes la nuit, voilé dans votre gloire,
Vous êtes le jour, et vous brillez pour nous !

« Si vous rencontrez un pauvre sans baptême,
Donnez-lui le pain que l'on vous a donné,
Parlez-lui d'amour comme on fait à vous-même ;
Dieu dira : C'est bien ! Voilà l'enfant que j'aime ;
S'il s'égaré un jour, il sera pardonné.

« Voyez-vous passer dans sa tristesse amère
Une femme seule et lente à son chemin,
Regardez-la bien, et dites : C'est ma mère,
Ma mère qui souffre ! - Honorez sa misère,
Et soutenez-la du cœur et de la main.

« Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,
Qu'à ce doux travail ardemment occupé,
Quand vous vieillirez, - tout vieillit, Dieu l'ordonne, -
Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne,
Comme un lys d'argent pour la Vierge coupé.

*« Les ramiers s'en vont où l'été les emmène,
L'eau court après l'eau qui court sans s'égarer,
Le chêne grandit sous le bras du grand chêne,
L'homme revient seul où son cœur le ramène,
Où les vieux tombeaux l'attirent pour pleurer. »***

**J'appris tous ces chants en allant à l'école :
Les enfants joyeux aiment tant les chansons!
Ils vont les crier au passereau qui vole;**

Sans guide, sans mère, ils cherchent la tempête.
Agneau de mon cœur, n'en faites pas autant !

**Au nuage, au vent, ils portent la parole,
Tout légers, tout fiers de savoir des leçons.**

Dans la version des *Poésies inédites*, un quintil, l'avant-dernier, est ajouté à la longue suite des conseils donnés par la fileuse à l'enfant qui, vieillie et devenue poète, se souvient. Dans une série de formulations proverbiales, la strophe reprend un motif récurrent chez Marceline Desbordes-Valmore, celui d'un ordre du monde immuable dont relèvent les éléments naturels, le règne animal et le règne végétal – mais contre lequel l'humain seul vient s'inscrire en rupture. En général, cette rupture surgit comme un désordre monstrueux, ainsi dans d'autres « Fileuses », quand des mères peuvent aller jusqu'à vendre leurs enfants⁵⁸. Ici, cet écart semble plutôt une supériorité, puisque l'homme seul fait retour au lieu et temps de son origine, et remonte ainsi le cours de l'eau, ou du temps, capacité qui semble au fondement même de l'humanité – et de la poésie desbordes-valmoriennne. C'est en tout cas ce que fait « La Fileuse et l'enfant » : revenir par la mémoire, le langage et le chant à la leçon entendue dans l'enfance, et la transmettre à son tour. La plus sublime singularité humaine (la capacité de retour par la mémoire, de la fidélité aux morts et au passé) se trouve ainsi, de façon troublante, étroitement associée à un désordre, dans la reprise-déplacement de ce motif obsédant.

Un des grands poèmes tardifs de Marceline Desbordes-Valmore d'une forme versifiée particulièrement neuve s'est ainsi élaboré à la faveur d'un *Keepsake* féminin, support peut propice à la visibilité de l'invention métrique, comme à la reconnaissance de son auteure. Sa puissance inventive n'en est pas moindre, et c'est bien le lieu ici de rappeler que Marceline Desbordes-Valmore a, « le premier d'entre les poètes [du XIX^e siècle], employé avec le plus grand bonheur des rythmes inusités, celui de onze pieds entre autres⁵⁹ », et qu'elle l'a fait un peu plus tôt encore que Verlaine ne le pensait dans *Les Poètes maudits* (1888), – de même qu'elle a parmi les premiers poètes en France produit une poésie en prose – mais dans ces contextes inaperçus où s'écrivaient pourtant obscurément d'autres pans d'histoire de la poésie.

Christine PLANTÉ

58 Voir mon article sur la « Fileuse » dans *J'écris pourtant* n°1, 2016, p. 5-18.

On trouve des variantes sur ce motif dans « La Jeune esclave » (*Le Chansonnier des Grâces*, 1828) ; une « Élégie (*À mes sœurs*) » de 1830 ; « Fileuse », *Bouquets et prières*, 1843 ; « Mélodies en action », 1844 ; « La Fileuse et l'enfant », *Poésies inédites*, 1860.

59 Paul Verlaine, *Les Poètes maudits, Œuvres en prose complètes*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2e éd., 1972, p. 666.